

Olivier Sabouraud

(ancien chef du service de neurologie du CHU de Rennes,
auteur de *Le langage et ses maux*, O. Jacob, 1995.)

Société Bretonne de Philosophie, 21 novembre 2000

Une fabrique de la personne

*"Je ne suis jamais satisfait tant que je ne peux pas produire un modèle mécanique d'une chose. Si je parviens à en faire un modèle mécanique, alors je peux la comprendre... Tout est calculable..." J.D. Vincent (dans: *Faust une histoire naturelle*)*

Quand on parle des bouleversements scientifiques qui ont marqué la fin du vingtième siècle, on cite généralement l'avancée considérable des neuro-sciences, mais on dit rarement en quoi cette avancée modifie nos façons de penser. En effet il ne s'agit pas seulement de l'accumulation de données ponctuelles qui détaillent, précisent et corrigent la physiologie d'un organe ou d'un tissu. La recherche sur le cerveau et ses fonctions a franchi un seuil quand elle a osé se demander *comment* le cerveau fabrique la pensée, ou plus généralement " la vie de l'esprit ".

Il y avait eu dès le XVIIe siècle la révolution de l'animal-machine annonçant la naissance de la physiologie et de l'analyse expérimentale ; mais l'Homme, s'il était animal, donc démontable, avait en plus une âme. La neurologie, confrontée, dans des cas de lésions cérébrales localisées, à des anomalies dans des fonctionnements indiscutablement mentaux, des aphasies par exemple, était réduite à user de circonlocutions, comme : " l'activité cérébrale *concomitante* de l'activité de langage " ou " les régions corticales *supportant* telle activité de l'esprit (telle que définie par la Psychologie) ".

Jusque récemment, les machines produisaient des objets matériels et des effets mécaniques (et, pour ce qui est des machines physiologiques, tout spécialement à l'échelle de la mécanique moléculaire) ; depuis 50 ans, sont apparues des machines qui produisent de l'immatériel, du traitement logique, qui travaillent sur de l'information pour produire de l'information, des machines même qui produisent des formules mathématiques produisant elles-mêmes ces formules mathématiques que sont les codes et les règles. Cette révolution nous a engagés à chercher comment le cerveau, lui-même considéré comme une machine, *fabrique* la pensée. Jusque récemment, nous avions quelque idée des mécanismes psychophysiques qui sont à l'oeuvre dans la perception, le geste, l'image du corps ; mais nous étions désarmés au-delà, quand il s'agissait d'aborder les créations intellectuelles, la personnalité, le raisonnement, le jugement éthique... Depuis moins de 30 ans, nous avons osé nous demander comment des machines (fussent-elles des machines biologiques, donc chimiques) pouvaient donner naissance à des productions d'ordre logique (des concepts), technique (des fabriques), relationnel (des personnes), éthique (des valeurs).

Du même coup nous avons été contraints de revoir, de cerner, de préciser en quoi consistent ces productions insolites, en quoi elles sont irréductibles aux produits des traitements perceptifs, des programmes moteurs, des vécus émotionnels complexes. Cette nouvelle manière d'aborder, pour les



besoins de la recherche en neuro-sciences, la nature de la logique, de la technique, du moi, de l'éthique, modifiée, à n'en pas douter, la conception que l'on peut avoir des créations de l'esprit.

Dans cette perspective il m'a semblé qu'on pouvait tenter de faire le point sur la fabrique de la personne, tout en sachant que les différents plans qui se partagent un fonctionnement spécifiquement humain de l'esprit, se recoupent, et que des ouvertures devront être ménagées du côté des systèmes logique, technique et du principe de l'éthique.

*

Première partie : L'architecture d'une " machine "

L'argument général sera que, pour décrire le travail du système nerveux central, on a besoin de considérer trois étages dans le fonctionnement :

A - le câblage^[ii], dont l'organisation fonctionnelle obéit directement pour l'essentiel à un déterminisme génétique ;

B - l'organisation auto-programmée, l'auto-programmation étant l'une des capacités principales du cerveau ; elle aboutit à la construction de trois ensembles, la perception, l'agir, le corps, comme trois piliers de la neuro-machine animale ;

C - la création de systèmes (logique, technique, relationnel, éthique) qui sont l'aboutissement d'un processus d'homínisation.

C'est à ce troisième étage que se situe la création de la personne (humaine) dont il est question ici. Pour comprendre sa spécificité il faut rappeler, dans leurs grandes lignes, les deux premiers fonctionnements considérés, câblage et auto-programmation.

Les étages dont il est question ici correspondent à une perspective structurale (l'agencement d'une machine) plus que développementale (les étapes d'une mise en activité).

A – Premier étage. Le Câblage

Ce qui est ainsi câblé, c'est une série de boucles stimulus-réponse^[iii]. On y trouve tous les mécanismes de la posture : celle de l'axe corporel, celle des membres porteurs, celle des globes oculaires, etc.

On y trouve aussi les réflexes (mono-synaptiques, pluri-synaptiques, pluri-segmentaires, ...). Certaines boucles ont une organisation séquentielle ; ce sont les automatismes : manducation, marche automatique, rire, pleurer, coït, ...

Parmi les boucles stimulus-réponse câblées et courtes, il faut souligner celles dont la réponse est intracorporelle (sans doute la plus importante, comme la suite va le montrer), sous forme de changements sécrétoires et moteurs, eux-mêmes générateurs de sensations corporelles. Les émotions prennent origine dans ces phénomènes.

Il existe enfin un nombre limité de boucles longues dont le stimulus est relativement élaboré, la réponse plus ou moins complexe et durable. Ce sont les comportements d'espèce : comportements alimentaires (et d'abord sélection des aliments qualifiés) ; attaque, fuite, soumission ; parade et conquête amoureuse ; élevage des petits ; grégarité. Ces programmes " tout faits " sont aussi des programmes " à trous ". Le stimulus se constitue après la naissance au hasard des rencontres précoces (manipulables expérimentalement) ; on parle à ce propos d'imprégnation. La réponse peut inclure une marge d'improvisation (de créativité, de réussite incertaine) : ainsi le chant de certains oiseaux quand il fait partie non pas seulement des comportements grégaires, mais de la compétition amoureuse et que sa composition compte alors dans la conquête.

B – Deuxième étage. L'auto-programmation

Elle présuppose qu'il existe un enregistrement rémanent des configurations neuronales co-activées et que des activations nouvelles puissent réactiver tels ou tels de ces enregistrements : une *mémoire* physiologique.

On peut aujourd'hui représenter l'auto-programmation comme un *tripode*^[iii] :

- la Perception
- le Corps,
- l'Agir.

Pour fonctionner sur ce niveau, la machine cérébrale doit comporter, outre la mémoire physiologique :

- un *comparateur* (qui sépare le semblable et le différent)
- un *générateur de diversité*^[iv] (là où il y avait un, on fait deux, différenciés)
- un *mécanisme d'association*.

1- La Perception

Pour présenter le fonctionnement du tripode, nous commencerons (arbitrairement et parce que l'ensemble de l'exposé s'en trouve facilité) par la perception, qui est toujours une perception-mémoire où des données actuelles sont comparées à des données passées. Notre analyse de la perception reposera surtout (pour ne pas allonger ce texte) sur ce que l'on connaît du traitement des signaux visuels, parce que chez l'Homme la vision occupe une place prépondérante dans la construction du monde perceptif.

À la base se trouvent des cartes cérébrales, ensembles de neurones activés ensemble et en interconnexion dans plusieurs aires sensorielles (plusieurs aires visuelles ; il existe aussi plusieurs aires de projection auditives, ...). Ces cartes constituent (dans le cas de la vision) des données de contours-surfaces, surfacescouleurs, mouvements. Avec ces données sont possibles des hypothèses figure-fond, des hypothèses 3D (surface + profondeur) et des comparaisons avec des formes disponibles en mémoire, selon les descriptions de la Gestalt-Psychologie. Ce type de travail s'opère de façon analogue sur des signaux d'autre nature générés par les autres récepteurs sensoriels. L'association de fait d'une figure et d'un bruit, et même d'un toucher éventuel, est repérable (et mémorisable).

À partir de cette information traitée peut être construit l'*objet*, et la permanence de l'objet qui demeure le même quel que soit le point de vue d'où il est observé, et qui réunit tous les traits, même ceux qu'on ne voit pas d'un même coup d'oeil. Ceci s'applique à ces objets particuliers que sont les animaux dont les contours, la silhouette et la forme changent complètement, même quand on les observe d'un même point de vue.

De ce répertoire des objets peuvent être *extraits* des prototypes (non pas ce chat, mais le type: chat avec ses variantes) et des ensembles (non pas des chats mais un ensemble des quadrupèdes) ; et encore des qualités (tout ce qui est rouge, ou chaud, ou mobile...).

À ce schéma du traitement perceptif fabriquant un objet et des objets, il convient d'ajouter en parallèle, - comme une programmation perceptive supplémentaire et indépendante -, l'élaboration de la distance et de la position par rapport au corps percevant, et mobile, la construction d' " un-lieu " et des " lieux " (une construction où les rats paraissent experts, qui se déplacent selon un schéma topographique interne quand tous les repères sont masqués aux organes sensoriels ; les neurones et les cartes neuronales responsables de tels schémas sont bien étudiés)^[v].

Quant au mécanisme du passage d'un lieu à un autre lieu, au guidage des cheminements à grande distance, il n'est pas (à ma connaissance) complètement élucidé ; il peut être incroyablement puissant dans le cas de certaines espèces migratrices.

La construction d' " un-objet " et celle d' " un-lieu " se conjuguent pour fabriquer ce qu'on peut appeler un *environnement*.

2- Le Corps

Face à la construction de l'environnement, celle du corps est comme un deuxième pilier de l'autoprogrammation. Elle s'effectue en des structures analogues mais complètement indépendantes. Des signaux venus du corps, de la peau, des segments ostéo-musculaires, constituent autant de cartes, dont l'intégration fournit une image somatotopique. De là, et en liaison avec d'autres données spatiales, surtout vestibulaires, découle ce que la neuro-psychologie classique désigne comme un " schéma postural ", ensemble évolutif auquel se réfère l'organisation des mouvements.

Mais ce corps " cognitif " ou topographique n'est qu'une partie, et pas l'essentielle, de la programmation du corps. A. Damasio s'est attaché à montrer que les signaux en provenance du corps sont surtout ceux de la vie végétative traduisant les changements qui se produisent dans le corps sous l'effet des stimuli sensitifs et sensoriels (à partir de réactions végétatives réflexes). Parmi ces changements de l'état viscéral et vasculaire, dont le cerveau est tenu constamment informé, les uns sont instantanés, événementiels, commandés par des neurones avec l'intermédiaire de neurotransmetteurs, les autres s'inscrivent sur une autre base de temps, mettant en jeu des hormones et des cytokines. À chaque instant, l'ensemble de ces réactions est signalé au système nerveux central (à certaines régions précises de l'encéphale) constituant une image de l'état émotionnel du corps (" l'état central fluctuant " de J.D. Vincent).

Les réactions corporelles indissociables de toute perception existent au niveau du " câblage ", comme des réflexes végétatifs, mais aussi comme des automatismes. Comme toute action, et comme toute perception, ces automatismes vont éclater par l'intervention du " générateur de diversité ". Ainsi le rire, automatisme en bloc et stéréotypé (le " rire spasmodique " que retrouve, libéré, l'observation de certains syndromes neurologiques), se différencie en rire-contentement, rire-amusement dans le jeu, rire-agressivité, rire-rejet, cruauté...

Toutes les sensations, et les sensations construites en objets perceptifs, déclenchent des émotions (mouvements, changements internes au corps); mais il est un ordre de sensations à part, qui concerne les informations noci-ceptives, et les réactions qu'elles entraînent : la douleur. Cet enchaînement est contré par le plaisir. Même si les deux phénomènes ne sont pas symétriques, du moins sont-ils interactifs et leur opposition est-elle réciproque, chacun étant capable d'effacer l'autre en partie.

Avec l'avènement d'une image (ou d'une carte) somatotopique, l'émotion se rapporte largement à des informations localisées de plaisir et de douleur, avec en particulier constitution de zones érogènes^[vi], et d'organes de plaisir ainsi que d'une somatotopie des récepteurs nociceptifs. À la constitution cognitive d'un environnement d'objets et de lieux, correspond un classement émotionnel des sources corporelles de plaisirs et de douleurs, où les organes sensoriels (de la vue, de l'audition, du tact) deviennent eux-mêmes des canaux majeurs vers le monde corporel de l'émotion. Dans le potentiel émotionnel, les organes sexuels et les zones érogènes tiennent assurément le premier rang, puis les organes sensoriels de la peau, du goût, de l'odorat, et, plus indirectement peut-être, l'audition et la vue (place de la vision dans la constitution de l'objet aimé).

L'un des apports les plus intéressants de Damasio est que dans la programmation cérébrale, le corps, cet autre monde, intérieur, et le corps émotionnel fusionnent en un-corps et que l'émotion, comme information sur les réactions corporelles, elle-même diversifiée et détaillée avec la pratique des rapports à l'environnement, tient une place majeure dans la construction autonome du corps.

C'est l'ensemble du corps émotionnel, du corps du plaisir et de la douleur, qui est modulé par la thymie, elle-même résultant de composantes multiples : sécrétion d'hormones, production de plusieurs neuromodulateurs. La thymie exalte ou éteint le plaisir (comme réaction corporelle

perçue), atténuée ou libère les émotions douloureuses. La suite montrera qu'en modulant plaisir et douleur, la thymie influence tous les comportements, l'attention et l'intérêt, le taux d'activité ; l'hyperthymie, dérèglement pathologique de " l'humeur ", contrarie le fonctionnement des régulations naturelles, soit dans le sens d'une activité brouillonne et touche-à-tout (hyperthymie expansive), soit dans le sens de l'inhibition universelle (dépression).

En tout cas, c'est au niveau des fonctionnements de type animal et du corps émotionnel que paraissent se situer les mécanismes modulateurs de la thymie. On peut figurer l'effet somatique des rencontres et des interactions dans le milieu extérieur comme double : à court terme, il s'agit de l'émotion mouvante, passagère ; à moyen terme, l'état thymique évolue.

Avec les deux constructions parallèles d'un répertoire d'objets perceptifs localisés dans un monde extérieur et d'un corps à la fois émotionnel et topographiquement organisé, deux intervenants se conjuguent pour qu'il y ait connaissance; ils apparaissent également nécessaires : un traitement de l'information qui élabore un environnement, et un corps réactif centralisé. C'est là qu'on peut voir le passage de " percevoir " à " connaître ", rendu possible par la constitution du deuxième intervenant, le corps. C'est dans l'exercice même de cette interaction, et chaque fois dans l'instantané, que se réalise concrètement et de manière répétitive l'expérience primitive du " soi " (Damasio parle de " proto-soi ") et de la connaissance.

Le modèle se complique un peu du fait que se surimpriment le fonctionnement du symbole, - un objet peut être remplacé par son représentant -, et celui du réflexe conditionné, - à un stimulus (simple ou élaboré) peut être substitué un autre par simple association répétée -. En outre, se singularisent parmi les objets perceptifs les congénères avec qui la connaissance peut prendre la forme d'une communication : la connaissance, d'abord ego-centrée, devient *réciproque* et pluri-centrée.

Il faut revenir sur la notion que connaître est une opération fondée sur l'émotion et sur la mise en oeuvre dans le corps du plaisir et de la douleur. Cette perspective conduit à reprendre le schéma de la construction de l'objet par le traitement perceptif. L'interaction constante et obligée entre les deux piliers, de la perception, et du corps, mène à la constitution d'une autre sorte d'objets, objets d'attraction, de terreur, ou d'agressivité. Et cette création semble se faire en plusieurs étapes, de l'objet partiel (sur le modèle du rapport au sein maternel, fusionnel puis complémentaire) à l'objet total. Cette autre construction d'un répertoire d'objets d'un deuxième type ne vient pas *après* ou en surimpression par rapport aux traitements perceptifs tels que traditionnellement présentés. La " relation d'objet " fonctionne dans le même temps que les traitements perceptifs; elle les *devance* même. C'est bien l'intérêt " affectif " qui fait que le cerveau mène toujours plus avant une perception toujours plus poussée, plus diversifiée, plus richement associée, d'objets toujours plus nombreux et plus différenciés. Le fonctionnement systématique (routinier, aléatoire) d'un générateur de diversité est relayé par un puissant moteur sélectif, le désir.

intérêt, attraction, connaissance

L'anthropomorphisme nous fait attribuer aux interactions de niveau animal (deuxième étage d'organisation) entre le corps et ses objets (objets d'émotion et de plaisir) les caractères d'une affectivité analysée à travers le système de la personne. Pour essayer de comprendre le fonctionnement du niveau de l'autoprogrammation, on peut se tourner vers des interactions fortes et primordiales, celles qui s'établissent entre un nouveau-né et sa première partenaire. Il s'agit de relations corporelles, qui, autant qu'on puisse les décrire, opèrent avec un objet partiel (le sein) bientôt remplacé par un objet total (la mère).

Attraction, désir, présence, rapprochement, contact,- le corps recherche une sorte de fusion, ou

d'incorporation réelle, concernant un autre corps, privilégié par rapport à tous les autres objets et susceptible d'abolir la confrontation entre un monde perçu extérieur et un monde ressenti intracorporel. Les intuitions et reconstructions de Mélanie Klein^[viii] nous ont introduits à ces expériences supposées d'introjection de la bonne et de rejet de la mauvaise mère, avec toute la violence que ce rejet comporte, le saccage et la destruction n'étant jamais loin, avec aussi le maintien à distance de l'objet dangereux. Cette référence ne vise pas à donner un label de vérité ou une part de vérité à ces mémoires d'avant la personne, d'avant les souvenirs, mais à concrétiser ce que l'on veut dire quand on parle des échanges entre un proto-soi et ses partenaires, échanges préfigurés par le contact avec la mère, servant de patron aux interactions avec d'autres partenaires, congénères, vivants,... et avec tous les objets construits par les traitements perceptifs. L'importance des expériences primordiales apparaît bien si l'on réalise que la séparation d'avec l'objet fusionnel, et le danger d'être abandonné, représentent sans doute la première expérience, corporelle, émotionnelle, de l'angoisse.

3 - L'Agir

Troisième pilier de l'auto-programmation, l'Agir peut être présenté selon un schéma (traditionnel) parallèle à celui de la perception, un schéma à plusieurs niveaux.

À la base il y a la constitution de cartes des mouvements possibles, comme une prise de possession par le cerveau de la commande d'un corps musculo-squelettique détaillé dans une organisation temporo-spatiale.

Il y a au-dessus la construction de montages, leur multiplication, leur diversification et la conservation de ces montages reproductibles par le jeu d'une mémoire physiologique. Là où, au niveau des câblages, il y avait des réponses globales à des stimuli globaux, l'auto-programmation substitue des stimuli perceptivement décomposés-recomposés et des programmes de réponses complexes.

La notion de *gestes* ajoute (mais ce n'est pas tout) l'organisation de plusieurs montages entre eux et en séquences. Leur mémorisation peut être conçue comme un clavier de commandes pré-programmées.

Parallèlement à l'extraction dans les traitements perceptifs de prototypes et de classes, on trouve concernant l'Agir la construction de comportements, comme des ensembles de gestes coordonnés et enchaînés.

Le troisième pilier interagit lui aussi, à chacun des niveaux où il se constitue, avec le Corps. D'une part, c'est une évidence, il n'y pas de cartes de mouvements et de programmes qui ne nécessitent pour leur mise en oeuvre le développement d'une proprioception, pas de répertoire de mouvements sans une somatotopie, pas de geste sans un *schéma postural* qui, dans l'interaction avec le monde, devient postural *et* cinétique.

Mais le Corps, c'est encore, nous l'avons vu, le corps des réactions végétatives, le corps des émotions, le corps du plaisir et de la douleur. Il est partenaire de toute action. Ce fonctionnement à deux intervenants représente le passage de l'Agir (ça agit) au Vouloir.

Une telle construction à deux intervenants ajoute à un montage moteur la *finalité* (qui en fait véritablement un geste), au comportement une *motivation* (...où l'on rencontre le principe de plaisir!) et une sorte d'évaluation de résultat (un indice de satisfaction).

L'expérience du vouloir, c'est aussi la rencontre des limites, imposées par la vie à plusieurs (en famille, en bande, en troupe ...) et par la confrontation à la résistance des choses ; l'expérience douloureuse des limites n'apparaît donc pas propre à l'humain^[viii].

motivation, confrontation, volonté

Avec la recherche, dans l'Agir, d'un plaisir ou d'une émotion plaisante, non seulement ce sont des comportements d'une classe particulière qui s'élaborent^[ix], mais surtout la priorité d'un projet sur un autre. Le vouloir, ce n'est pas seulement la motivation, c'est aussi et nécessairement un *mécanisme de régulation* et de triage. Comme tout ce qui se présente au même instant ne peut pas être fait, comme à chaque instant une multitude de sollicitations à agir se trouvent en rivalité, - dont beaucoup ne pourront aboutir -, on est amené à faire l'hypothèse d'une régulation : entre des boucles stimulus-réponse rivales, *la plus forte* l'emporte et les autres sont inhibées, empêchées ; et c'est bien le Corps, tel que le cerveau l'a construit, qui confère cette force relative, une force qui dépend encore de l'état de besoin (au niveau des câblages), mais infiniment plus du désir (au niveau de l'auto-programmation) : le moteur principal de l'orientation et du maintien de l'activité de l'organisme passe d'un générateur de diversité mis en oeuvre automatiquement, au registre du désir. Et c'est là, nous l'avons dit, qu'apparemment s'origine l'angoisse.

Le registre du désir, c'est aussi la haine, la peur, le dégoût, la satiété. Le passage à cet autre moteur n'est pas sans risque pour le développement puisque, si la haine l'emporte, c'est toute la créativité qui se trouve bloquée.

À quoi les traitements auto-programmés permettent-ils d'accéder ? Il est important de poser cette question dans les termes expérimentaux ou " machiniques " d'une fabrication et du fonctionnement auquel celle-ci peut aboutir, si l'on veut éviter le piège psychologisant d'attribuer à des constructions de type animal des propriétés de type humain connues par l'introspection^[x] (ou par une " recherche du temps perdu "). Il nous est difficile de parler de ce monde, intérieur et extérieur, auquel aboutit le processus d'autoprogrammation (et de le penser) ; mais après tout, pas plus difficile que de figurer le monde de la blatte, du homard ou du rat à partir de ce que nous savons de leur cerveau ; ce que les chercheurs en Neuro-sciences pratiquent couramment^[xi].

Il nous est difficile de penser un monde de type animal (perfectionné), un monde de la perception de gestalts et d'objets (comme autant d'expériences effectives qui ont été mises en mémoire), un monde des gestes et des comportements (comme des programmes inscrits et concrètement disponibles pour une réactivation), un monde dans lequel l'attention perceptive, et la motivation à agir, dérivent de la mémoire d'une conjonction entre la perception et l'agir d'une part, l'expérience corporelle du plaisir (et de la douleur) d'autre part.

La perception et le geste sont articulés entre eux. Ils se conjuguent sur le corps, - corps du connaître et du vouloir - . Une telle conjonction transforme les opérations qui trouvent place dans l'interaction du corps et de l'environnement , chacune de ces opérations pouvant être mémorisée. C'est le recours permanent à cet autre type de fonctionnement animal, fonctionnement perceptif et comportemental rapporté à des réactions corporelles perçues, que Damasio désigne comme le " soi central " : fonctionnement permanent, qui se répète, comme autant d'expériences instantanées, mais sans engendrer pour autant une instance à quoi puissent se référer des opérations successives, sans pouvoir créer un sujet de la narration, de la biographie, de l'Histoire^[xii].

La limite de la construction d'un Soi central à laquelle les fonctionnements auto-programmés permettent d'accéder dépasse apparemment l'expérience ego-centrée, quand l'interaction avec les congénères (et apparentés) conduit à une expérience multi-centrée et à la réciprocité, voire même à une fusion entre l'expérience du corps propre vécue, de l'intérieur, et la perception de ce corps comme objet, de l'extérieur : le corps ému par la perception même du corps, - ce n'est qu'une formulation du " stade du miroir ". À cette frontière extrême des fonctionnements de type animal on trouve la production de prototypes (pour réserver le nom de catégories à des productions abstraites

d'ordre conceptuel), de gestes motivés et finalisés ; on trouve aussi les échanges émotionnellement marqués, plaisants-déplaisants, passionnés-redoutés, avec d'autres-semblables ; et ces échanges, - de parade, de gestes, de dons, de symboles -, s'ordonnent, comme tous les échanges entre animaux, autour des deux pôles de l'amour (union, recherche, plénitude) et de la domination (combat, violence, menace).

Il nous est difficile de penser ce monde parce que nous fonctionnons (aussi) comme êtres humains sur un autre niveau, selon un autre mode, au troisième étage de l'organisation machinique, par la médiation de systèmes. Le cerveau humain est *créateur de systèmes*. Nous pensons sous forme de représentation que médiatise le signe (linguistique), de fabrication que médiatise l'outil, de relation que médiatise la personne, sous forme aussi d'une self-régulation que médiatise une hiérarchie de valeurs. Le fonctionnement d'un " soi central " (de type animal) n'est pas la personne, définie par un système de relations (affectives), définie exclusivement à l'intérieur du système et par le fonctionnement des relations : *un noeud dans un réseau de relations*. La personne (humaine) n'est ni un objet perceptif, ni un corps vécu. Cette création du travail cérébral est radicalement autre, vide de tout contenu positif, produit d'une analyse relationnelle. Cette " dépositivation " des objets et des échanges, cette rupture avec le cumul d'expériences vécues et d'actes entrepris, conditionne une accession à *l'imaginaire*.

Entre le fonctionnement de programmes et l'accès à des systèmes^[xiii], il existe une rupture radicale, - quelque chose comme ce que Freud a considéré quand il a parlé d'un refoulement originaire^[xiv], générateur de deux organisations, Conscient et Inconscient, de deux scènes où se déroulent les phénomènes qualifiés de psychiques - . Sans tomber dans le confusionisme, l'analogie mérite d'être creusée dans la mesure où le passage du monde de type animal au monde des systèmes de type humain ne fait pas disparaître le premier, sur lequel le traitement médiatisé trouve à s'« étayer » (de la même façon que l'inconscient fonctionne comme « l'autre scène » où l'homme ne cesse de se jouer).

Grâce à quoi le principe créateur de signes, et de concepts, fondé sur l'établissement d'un système de *rappports abstraits*, peut s'actualiser *sur* les productions que fournissent les traitements perceptivo-moteurs, sur les objets perçus et agis que fournissent le connaître et le vouloir de type animal. Il s'actualise ainsi, parce qu'il est *la négation* des fonctionnements animaux, parce qu'il met toujours en doute les objets construits par la perception, les procédés établis par la praxis, contestation qui va de pair avec la mise en place d'objets autres, objets à logique incorporée, à technique incorporée, dont les actualisations sont à leur tour et perpétuellement remises en question...

De la même façon que l'accèsion à un système de rapports logiques crée le monde humain de l'abstrait, le système de relations affectives débouche sur l'imaginaire, sur la construction de personne et de société.

C -Troisième étage. La Personne

1 - L'inter-personnel

Ce sont les relations qui créent la personne, c'est la personne qui crée des relations. Cette formule tautologique est destinée à souligner ce qu'on peut entendre par un *système*, dont les éléments trouvent toute leur définition à l'intérieur du système et non pas en référence à un existant ou à une réalité extérieurs au système. Constituer des éléments d'identité (ce que je sais d'elle ou de lui...), les réunir dans une unité support d'un échange permanent avec d'autres unités de même ordre, recrée sans cesse à nouveau par l'échange et évoluant par sa pratique, c'est ainsi qu'on peut concevoir la construction de la personne et la nature de la relation, la fondation de la personne et de la relation se

situant « ailleurs », hors du champ des objets réels et de l'expérience réelle mémorisée, dans un abstrait qu'on peut désigner comme l'imaginaire. C'est bien ce passage à un système créé, non extrait de la perception ou de l'action qui marque le passage à l'humain.

La personne se construit en annulant le cadre des relations de type animal multi-latérales multi-centrées. La personne est *excentrée*^[xvi], produit de relations, qui n'est plus dans le corps parce qu'elle n'a plus ni localisation ni matérialité, - au point que, comme personnes, « nous >. pouvons haïr ou aimer notre corps. Ce qui n'empêche pas que la personne, cet imaginaire, investisse le corps, au même titre que bien d'autres composantes relationnelles, dans la construction du « moi ».

Les relations dont il s'agit sont des relations affectives, mais qui se démarquent des réactions primitives effectivement agies, d'attraction, répulsion (attaque ou fuite), ainsi que les émotions plaisantes ou déplaisantes effectivement ressenties dans l'amour ou la domination. L'inventaire fini des éprouvés corporels sert de premier support aux capacités de différenciation et d'agglomération, lesquelles vont se développer de façon illimitée en créant leurs propres objets, leurs propres traits distinctifs. L'affectivité dont il s'agit est analysée, reprise quant à ses formes et à ses dosages, intégrée à son objet ; elle différencie les objets entre eux. La création de différences et la pratique inventive de toutes sortes de relations prennent la place d'une perception d'objets réels et la participation à des expériences, objets et expériences générateurs d'émotions.

La relation entre des personnes existe en niant ce qui fait l'échange animal avec les congénères, l'environnement, les objets perceptifs ; mais, si elle refoule le fonctionnement de type animal, elle ne l'empêche pas d'exister. L'existence humaine se joue sur deux scènes. Le jeu de l'affectivité humaine concernant une analyse, un savoir des personnes apparaît bien raisonnable (une affectivité refroidie) à moins qu'il ne coïncide avec la chaleur, voire la violence, des relations passionnelles, de type animal, d'attraction-répulsion. Le terme d'étayage rend compte de cet appui, de ce support, lequel peut manquer dans les conflits ou discordances entre l'affection et le désir, entre l'hostilité et la haine.

La relation affective fait la personne, c'est-à-dire qu'elle en fait au minimum deux^[xvii]. Elle s'effectue selon les deux axes de l'identité (différencier *ici*) et de la pragmatique (viser, inventer, dans le *maintenant* immédiat, des objets globaux, et être visé).

L'identité de l'objet relationnel est riche d'une multitude de différences et d'oppositions, où la grande dichotomie des sexes joue un rôle organisateur (non pas la différence anatomique observable, mais l'opposition entre deux paradigmes). Le physique, - corporéité et physionomie -, se décompose en une série de parties différenciées, supports de relations partielles (les yeux, la découpe du visage, les cheveux et la géométrie de leurs frontières...). C'est d'une somme de relations partielles que paraît se constituer la relation avec l'unique, la personne à laquelle aucune ne peut ressembler (chaque relation est unique ; toute personne est différente). L'analyse en ressemblance-dissemblance, en bloc et en détails, annule la globalité de l'attraction-répulsion vis-à-vis de l'objet partiel et de l'objet global tels qu'on pense les apercevoir dans les constructions archaïques d'avant la pensée ; mais elle en récupère l'énergie. L'analyse du physique déborde sur le « look », adjonction de traits et d'attraits complémentaires (à moins qu'ils ne soient primordiaux), vêtement, fards, artefacts différenciateurs de la personne et de la relation où elle trouve son existence. Dans ce processus de construction des personnes se situe l'attribution d'un *nom propre* qui utilise la puissance d'une analyse phonologique rapportée à une sémiologie naissante. Le nom n'est pas seulement une adjonction, - une étiquette -, à la personne. Il en est un constituant majeur. Il concerne la totalité des êtres dans le monde auxquels il contribue à conférer une existence personnalisée ; et ceci s'applique aux lieux auxquels l'onomastique applique un nouveau découpage (en lieux-dits).

La pragmatique, c'est, pourrait-on dire, la mise en musique des réactions entre des personnes, l'échange réciproque^[xviii] d'interventions ciblées, adaptées, rusées. Là où il existait une

communication animale de signaux, le système introduit l'échange entre les personnes ; le discours y prend une place nullement exclusive mais marquante. Indépendamment de la logique grammaticale et du développement que celle-ci introduit par ailleurs (le développement d'une représentation toujours en chantier), la langue comme réciprocité et le discours comme échange, comme visée de l'un sur un autre différent, s'inscrivent dans la relation, au point d'en devenir la modalité essentielle.

La personne : - un fichier ouvert de savoirs relationnels,

**- une narration en cours, à compléter, à renouveler,
appelés par des noms propres.**

La création du Moi, comme toute création de personne, est différenciation et expérimentation, les nouvelles expériences mettant en question les préalables, la découverte de nouvelles différences déplaçant les anciennes. C'est ainsi que l'on peut comprendre comment les différences physiologiques (le sexe anatomique par exemple) ou le tempérament génétique sont repris, changés de nature, inventés, transformés en traits distinctifs et relations pratiquées, par l'accession au fonctionnement (culturel) de la personne. C'est bien à de tels processus que se réfèrent les psychothérapeutes quand ils disent d'une personne qu'elle est en recherche de sa Vérité (non pas une représentation formulable, mais une identité et un mode d'être relativement cohérents).

Dans ce commerce entre des personnes se forme le Moi, selon le principe (expérimental) mis en scène par le jeu de rôles de *Così fan tutte* : je fais les autres et les autres me font. L'échange affectif devient création d'un savoir et de croyances partagés à travers des emprunts, d'une langue à travers des dialogues, et d'une histoire partagée par fidélité ou constance (infidélité ou inconstance). La création de « moi » passe par des phases d'identification à autrui (l'essayage) et de rejet, aussi par la quête du désir de l'autre, et le refus de s'y mouler. De se constituer dans l'échange, implique pour le Moi d'intégrer la présence de l'autre, et son désir, son choix, l'existence de l'autre *acteur* : ceci veut dire accepter des refus, devoir renoncer à une démarche, à une conquête, à une intention. C'est le passage au principe de Réalité. Il concerne aussi les relations aux choses et aux faits.

Dans ces échanges complexes il faut bien sûr faire place au passage d'une situation à deux (ou de compétition), à une situation à trois (ou de rivalité), du face-à-face avec des personnes à la relation à un groupe, où entrent enjeu les relations d'appartenance ou d'exclusion. L'un des caractères absolument essentiels de la relation à la personne, - une personne à composantes multiples, et évolutives -, est *l'ambivalence*, mouvante, qui reflète apparemment l'équilibre précaire et la totalisation éphémère entre beaucoup de relations partielles. La relation à une personne diffère de la pulsion par son caractère composite, contradictoire et mobile. La création du système fabrique *de la personne*, mais pas telle ou telle personne. Nous cherchons à concevoir la personne, forme creuse, identité et narration, comme produit d'une organisation dans l'activité cérébrale. Cette approche peut donner l'impression d'un déterminisme matérialiste qui commanderait la formation de la personnalité. Ce que nous visons, c'est la condition de possibilité de ce qu'on nomme « personne ». À partir du « moment » où le mode d'existence de la personne est possible, le système *échappe* au déterminisme des événements et des contacts du réel pour suivre sa propre logique : la personnalité sera la résultante du milieu, de la biographie et de l'histoire, à partir d'une base câblée, génétiquement programmée, une base plus ou moins assumée, plus ou moins refusée^[xviii]. Le fonctionnement cérébral à trois niveaux et la réflexion sur les systèmes qui spécifient l'humain, cherchent précisément à ne pas perdre, du fait d'une analyse physiologique, l'essentiel de ce qui fait la vie de l'esprit.

Si l'on arrive ainsi à présenter la personne comme produite par le fonctionnement d'un système de

relations ressenties et agies, multiples et diversifiées, ce fonctionnement ne peut être conçu comme d'application limitée aux seuls partenaires humains ou assimilés. S'il existe, ce fonctionnement a vocation à traiter la totalité du perçu, de l'expérience, du connaissable. Ceci veut dire qu'entrent dans un réseau de relations personnalisées toutes les entités que le travail cérébral peut produire : les choses aussi ont une identité relationnelle, sympathique ou hostile, un nom, qui est aussi un nom propre (avec un genre, à l'image du sexe), mais aussi les mots, et les objets de savoir (par exemple ceux qu'introduit l'école), les concepts aussi. L'affectivité intégrée à cette relation dérive pour une part de celle qui opère relativement à la personne transmettant le savoir ; pour une autre part elle désigne les goûts personnels : on n'entrera pas ici dans la problématique du goût, construction intégrée à la constitution du Moi comme personnalité unique et du Moi social. Le savoir, dans la mesure où il est incorporation (à une personne globale), nécessite de l'appétence ; dans la mesure où il est capitalisation, il nécessite de la confiance.

Parmi les facettes de la personne, il en est une d'importance majeure ; c'est la constitution, avec le Moi, d'une permanence, d'une instance à laquelle se réfère la succession des événements relationnels. C'est là que devient possible la narration dans laquelle le même être, personnalisé, passe par une succession d'actions effectuées ou subies (une juxtaposition de dessins devient une bande dessinée). C'est là que peut commencer la biographie (par quelqu'un, pour quelqu'un). Devenir une personne, c'est entrer dans *le temps de l'Histoire*. La mémoire conserve la même base physiologique, mais ce qu'elle enregistre et peut rappeler a changé de nature. En outre, la pérennité du Moi comme instance apporte avec elle la responsabilité. Avec la narration et la biographie s'impose la réalité de la mort du corps qui n'est pensable que si la personne est excentrée par rapport au corps, bien que produite par le cerveau vivant.

Le développement précédent est un essai (souvent trop rapide et superficiel) pour donner consistance aux notions de personne et de relation. Il inclut des connaissances et des interprétations qui reflètent leur époque et dont beaucoup peut-être seront corrigées. Ces insuffisances, et la certitude que de nouvelles analyses sont encore à inventer, n'empêchent pas de proposer un modèle, qui illustre la notion de système et cherche à représenter les capacités dont la coopération est nécessaire pour que fonctionne un système particulier de médiation. Une telle mise en perspective est nécessaire pour comprendre le lien, toujours indirect, entre une lésion cérébrale et un symptôme inscrit dans les relations humaines et dans les objets personnalisés ; ou bien pour imaginer comment des molécules chimiques peuvent changer l'affect, ou modifier la personnalité.

2 - Personne et Société

Nous avons cherché à cerner la nature des relations, duelles, triangulaires ou multiples, qui se nouent entre les personnes et qui les définissent. Mais cette approche ne considère qu'un seul réseau de relations ; elle ne dévoile qu'une face de la Personne. À ce réseau répond un autre réseau, celui des relations collectives, créant, dans le même système, une autre face, la Société. Il y a société quand dix personnes se mettent autour d'une table^[xix] : elles imaginent, dans la contingence du donné, une identité, toujours nouvelle ; à partir de la diversité des opinions, elles font exister un dire et un agir pluriels.

Les phénomènes d'agrégation-exclusion fondent des êtres collectifs, des groupes, qui entrent en relation comme tels, avec les individus, et avec d'autres groupes (inclus, englobants ou compétiteurs). D'être une personne-je permet d'être une personne-nous ; et la réciproque est tout aussi vérifiée : dans cette totalisation de relations partielles sur laquelle repose ma relation à l'autre, intervient d'une manière fondatrice l'appartenance commune à un groupe (par opposition avec la position d'étranger).

La constitution du Moi, ce processus qui conduit à se donner un sexe, un corps, un look, des

manières d'être, des goûts, des croyances, des façons d'être... n'est pas seulement une découverte qui se passe dans l'échange avec quelqu'un, avec des quelqu'uns. Cette découverte demande à être reconnue par la collectivité; et c'est une condition pour être admis en son sein. Jeanne d'Arc doit d'abord découvrir qui elle est, puis elle doit, contre toute probabilité, réussir à le faire reconnaître par les autres, par la communauté « nationale ». Don Quichotte, lui, ne parviendra jamais à faire reconnaître le Chevalier à la triste figure ; il ne rencontrera que moqueries, pièges tendus, épreuves subies, jusqu'à se voir imposer une autre identité. Il ne suffit pas de considérer ces deux cas comme des exemples de désaccord entre l'individu et la Société. Pour Don Quichotte comme pour Jeanne d'Arc, c'est bien la constitution de la personne-nous qui pose un problème parce qu'elle s'oppose à l'imaginaire commun, - l'un et l'autre se plaçant dans le groupe à une autre place que celle prévue et se démarquant de l'imaginaire social du groupe où ils veulent tenir leur rôle. On peut même dire que Don Quichotte se voit dans la société du passé, celle de la chevalerie, tandis que Jeanne d'Arc appartient à une société qui n'existe pas encore, la Nation. Ceci montre que la construction à plusieurs d'un nous social est évolutive et qu'elle change au rythme des changements historiques. L'admission dans le groupe social ne peut pas, on le sait bien, s'examiner dans une vue purement synchronique. Si toute personne-je est aussi une biographie, la personne-nous s'inscrit dans une histoire comme un point dans une généalogie, biologique certes, mais bien plus encore symbolique.

Le mouvement entre « moi » et « nous » est à double sens. Il n'est pas simplement une acceptation consentie (ou refusée) par le groupe ; il est aussi adoption par « je » des normes, des croyances, de l'appareil de moeurs, de conventions et de modes qui ont cours dans le groupe, adoption volontaire, pour faire partie des « happy few », être « in ». Pour la langue par exemple, il s'effectue une véritable négociation entre la créativité que favorise l'accession du sujet à un principe grammatical, et les choix restrictifs d'une liste particulière de phonèmes, d'un vocabulaire particulier de mots, d'un ensemble restreint de productions morphologiques et syntaxiques permis et possibles dans le groupe linguistique (la correction grammaticale). La convention n'est d'ailleurs pas absolument rigide : à chaque passage de génération, il existe une marge étroite de liberté qui permet aux jeunes (qui se retrouvent comme une fraction dont l'existence se conforte par l'opposition elle-même) de faire glisser la langue^[xx].

Si le rapport entre la personne et la société apparaît comme dialectique, cela implique que des conflits graves existent au sein de chaque individu pour se constituer lui-même à la fois dans des relations inter-personnelles et dans des relations de groupe. Le goût artistique en est un exemple, qui trouve à s'affirmer comme une révolte contre les conventions d'une culture, d'une classe, d'une tradition.

Il s'agit en somme de comprendre comment « l'institution imaginaire de la société » fabrique de l'identité, en fixant ma place dans le groupe, en marquant un groupe à travers les « Moi » qui vont ensemble. Pour concrétiser cette création renouvelée, on prenait naguère l'exemple de la classe (où l'on naît, que l'on assume, dont on adopte la culture et les moeurs), élément majeur d'identification, et l'exemple du métier (comme présence active dans le groupe), facteur essentiel de socialisation. Ces références ne datent-elles pas déjà d'un autre monde ?

De cette façon, faire une société, c'est construire ce qui va constituer son identité ; mais c'est aussi agir, décider, imaginer ce qui va devenir son histoire. Comme la personne résulte de la coopération de savoirs identitaires et d'une pragmatique, la société résulte de l'adhésion à des références communes et de la participation à une vie politique.

L'accession au champ du politique d'une personne qui pense par elle-même (fût-ce dans la position d'un exclus, qui sait et dit son exclusion) apparaît ainsi comme l'une des grandes composantes de l'être-humain.

Les relations dans leur dimension sociétale ne sont pas seulement de personne à groupe et de groupe à personne. Elles sont aussi de groupe à groupe. Comme membre d'un groupe, je porte et supporte ses guerres, ses conquêtes (dont l'impérialisme et le colonialisme), ses défaites (dont les déportations et génocides), ses traités, ses unions. C'est dans la confrontation et l'affrontement, on le sait bien, que s'affirment les nations ... ; c'est là aussi qu'elles périssent, mais jamais complètement, semble-t-il. Comme des relations partielles forment la personne, des appartenances multiples (dans le champ politique et dans l'Histoire) constituent pour chacun d'entre nous la société, une société à géométrie et à géographie variables, changeantes, *ouvertes*.

Conclusions

Où commence l'humain ? Quelles en sont les conditions de possibilité ? Quelles hypothèses faut-il faire pour représenter les fonctionnements des populations de neurones du cerveau de l'homme ?

La spéculation sur ces points est en train de changer. Les neuro-sciences doivent trouver les questions pertinentes, avec un double risque permanent de réductionnisme, - réduire le fonctionnement humain au fonctionnement animal -, et de glissement introspectif, - attribuer sans le savoir au fonctionnement animal les caractères propres au fonctionnement humain -. Nous avons voulu montrer que les mécanismes cérébraux de la rationalité humaine pouvaient être conçus et débattus. La conception sur quatre plans, logique, technique, personnel-social et éthique, qui est celle de Gagnepain, nous a paru la plus adaptée à notre recherche. Il s'agit là d'une modularité du cerveau et de l'esprit (du cerveau comme producteur de l'esprit) très différente du modèle : processeur central-processeurs périphériques qui, depuis Fodor, est généralement adopté. Dans cette conception, c'est la fabrique de la personne que nous avons choisi d'explorer, parce que, contrairement à la dimension logique telle qu'elle se manifeste dans le langage grammatical et la formulation mathématique, le système générateur de la personne et de la société n'est presque jamais considéré, et jamais selon la démarche de la Neurologie.

Si, dans le champ des créations du cerveau humain, le plan de la personne devient donc abordable, cette avancée théorique n'est pas sans portée ; elle a aussi des conséquences pratiques.

La question est parfois posée d'une éthique des Neuro-sciences : en quoi les Neuro-sciences posent-elles des problèmes spécifiques, en plus des problèmes éthiques communs aux sciences de la vie ? C'est, bien sûr, en ceci que, traitant du cerveau humain, elles ouvrent la possibilité d'agir sur la personne, de la manipuler, de la modifier.

Est-il, dans l'absolu, légitime d'intervenir dans ce qui donne à un homme les caractères et le statut d'une personne ? Depuis longtemps, on a admis que la justification était à la mesure de la souffrance qu'on pouvait alléger. Si la réponse ainsi formulée laisse entendre qu'il n'y a pas d'interdit absolu, elle est trop floue pour être vraiment applicable ; et ceci parce que la question posée est elle-même trop vague. La séparation de deux étages d'organisation, le soi central animal et la personne humaine, trouve alors une application directe.

À un proto-soi du connaître et du vouloir, centré sur le corps, un corps des émotions et du désir, s'oppose la personne, construction excentrée et composée de savoirs, du domaine de l'imaginaire. Et nous pouvons intervenir sur l'un ou sur l'autre.

Sur le premier, la Psycho-pharmacologie nous offre de puissants moyens, avec les tranquillisants et anxiolytiques, les anti-dépresseurs, les neuroleptiques (« incisifs » et « non-incisifs »). Sans avertissement, c'est une réorganisation de la symptomatologie « psychique » qui s'est opérée. Les classes de drogues définissent une nouvelle phénoménologie, qui semble bien traduire le découpage du cerveau lui-même, dans la mesure où ces classes reflètent les propriétés

physiologiques différentielles de groupes de neurones. Cette démarche rejoint par une autre voie notre réflexion quand celle-ci cherche comment l'auto-programmation du cerveau construit un corps, un environnement et les rencontres entre les deux, - et, dans cette construction, comment s'inscrivent et se diversifient les émotions, la thymie, l'angoisse, le plaisir et sa recherche, la douleur et son évitement.

De mieux définir la nature de notre action permet de mieux poser les questions éthiques et particulièrement les deux suivantes :

a) - Faut-il intervenir au niveau du cerveau des individus pour une souffrance dont l'origine est un dysfonctionnement social ? N'est-ce pas empêcher l'exigence d'une transformation indispensable de l'état de la société ? Faut-il d'autre part intervenir au niveau de l'angoisse et bloquer la possibilité pour un humain de construire autrement la relation à « l'autre » et à « moi » ? N'est-ce pas, en agissant au niveau des fonctionnements « animaux » interrompre un processus constructif au niveau de la personne ?

b) - Intervenir sur la souffrance soulève d'autres questions que ne posait pas l'intervention sur la maladie. Quelle frontière entre se soigner et se droguer ? La poursuite à court terme du soulagement et/ou du plaisir oblige à poser les questions du moyen terme et de la dépendance, des effets d'un usage chronique de psychotropes (dont l'alcool) : transformation (voire régression) de la personnalité, effets biologiquement toxiques aussi. Bien entendu, les réponses à ces questions n'appartiennent pas aux scientifiques.

Le pouvoir d'intervenir à l'autre niveau, celui-là même de la personne, est d'un autre ordre. Ici, c'est essentiellement la résection d'une zone localisée du cortex qui est en cause, question posée depuis les débuts de la neuro-chirurgie. Il est intéressant de souligner que, concernant l'étage d'organisation du système nerveux que nous définissons comme celui des systèmes, c'est le patch-work des aires corticales qui est en cause, et aussi la différence fonctionnelle entre les aires correspondantes du cerveau droit et celles du cerveau gauche. Dans cette anatomo-physiologie topographique, l'aphasie nous a appris aussi qu'un même système résulte de la coopération de deux aires au moins (avec leurs connexions sous-corticales), et corrélativement de deux capacités ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'attendre à découvrir *une aire* de « la personne », une destruction en tout ou rien, mais plutôt plusieurs types de troubles, qualitativement différents, du côté de la relation comme savoir et comme identité ou du côté de l'échange en action . Et la Neuro-psychologie actuelle ne nous fournit pas ici le minimum de théorisation qui nous permette de savoir quoi chercher.

Après quelques décennies de Neuro-psychologie des facultés humaines, il persiste, parmi les troubles cliniquement observables chez des patients atteints de lésions cérébrales localisées, un grand nombre de tableaux que nous ne savons pas analyser et que nous méconnaissons très largement. Ces patients se plaignent de ne plus être comme avant ; l'entourage confirme et amplifie ce constat ; et pourtant nos tests cognitifs de mémoire, d'attention, de langage, etc..., ne montrent guère de déficit ou donnent des résultats « bizarres ». Le fait de disposer d'un modèle de la personne, dans le cadre d'une vision cohérente du travail du cerveau humain, laisse espérer une meilleure observation et une meilleure compréhension de ces troubles. Cette progression possible nous paraît illustrée par la description par E. Warrington en 1975 d'un tableau clinique, isolé comme « trouble sélectif de la mémoire sémantique », jusqu'alors inconnu (et qui pourtant aujourd'hui ne semble pas rare), associant des troubles dans le langage, mais sans aphasie, des troubles de la reconnaissance, mais sans agnosie, des troubles de la mémoire, mais entièrement différents des amnésies jusqu'alors décrites. Ce tableau correspond bien à ce qu'on peut attendre d'une atteinte de la personne, dans sa dimension identitaire, et dans sa composante sociétale, avec au premier plan un dysfonctionnement dans le savoir en tant que savoir collectif, une perte de la langue en tant que savoir, un déficit dissocié dans le recours au temps historique, une connaissance et un usage du monde réduits à ce qui est directement familier...

On peut penser que le fait de n'avoir aucune idée théorique pour analyser un tel tableau a longtemps empêché d'en voir la grande originalité. S'il en est ainsi, l'isolement d'autres syndromes devrait

suivre, et surtout, une meilleure compréhension de ces troubles que les neuro-chirurgiens nous demandent parfois d'évaluer après des cortectomies, des troubles que nous sommes les seuls à considérer comme mineurs parce que nous n'arrivons pas à les cerner. L'importance de ce qui reste à explorer nous incite, pour poser de meilleures questions à la clinique, à développer un peu les notions de savoir, de langue, de parole et de discours. Ce sera l'objet d'une deuxième partie.

Quant à la « psycho-chirurgie », cette démarche délibérée pour modifier les relations et la production de la personne et du moi, il semble illicite qu'elle procède (sauf peut-être dans certains cas extrêmes) d'une visée purement symptomatique (agir sur l'anxiété, par exemple) ; il apparaît que nos connaissances sur ce qu'on supprime en opérant ici ou là soient grandement insuffisantes ou inadéquates. C'est une raison pour nous de proposer un renouvellement de la problématique.

Deuxième partie : le fonctionnement intégré des systèmes.

Percevoir, connaître, savoir, représenter. Logos, Langue, parole, discours.

La démarche suivie au long de la réflexion précédente est celle du Neurologue : partir d'une phénoménologie, pour imaginer des mécanismes cérébraux possibles, susceptibles d'être attribués à des structures cérébrales définies.

La phénoménologie, c'est par exemple la séparation opérée par Husserl, dans la mémoire, de la **réten**tion (d'une série d'expériences au présent, réactivables) et du **souvenir** (construit, unifié, remanié et élaboré dans le cadre évolutif d'une personne, en fonction de son présent et de son devenir). Pour le Neurologue, la phénoménologie déborde les capacités humaines couramment observables, elle s'étend aux fonctionnements des patients atteints de lésions cérébrales, - ce que nous appelons la *clinique* et qui, par exemple, nous a fait distinguer les aphasies de Broca des aphasies de Wernicke -.

Les *mécanismes* à imaginer nous ont conduit à recourir à la théorie de la médiation qui, en introduisant le troisième niveau de fonctionnement, celui des *systèmes*, permet, nous semble-t-il, de rendre compte du clivage ou de la rupture qui existent entre les constructions mentales animales et les instances humaines (logos, technicité, personne, valeurs). Un tel cadre théorique est nécessaire pour rendre compte en termes de fonctionnement cérébral à la fois de *Pré*tention de ce qui a été perçu, ressenti et agi, et de l'élaboration par *l'analyse en termes de personne*, du perçu, du ressenti, de l'agi, analyse qui fabrique narration et savoir (histoire et croyance), - tout ce qui constitue le souvenir, c'est-à-dire l'essentiel de ce que la mémoire-rétention chez l'homme accumule. L'opposition entre rétention et souvenir prend tout son sens quand la recherche et la reconstruction permanente du « temps perdu » apparaissent (chez Proust et les lecteurs assidus de Proust) comme une nécessité « vitale » et comme un des principaux moyens de la fabrique de la personne.

La rupture entre le connaître et le savoir.

Du percevoir au connaître.

Le traitement des informations sensorielles permet de construire les objets de la perception, d'en extraire des prototypes et des qualités, perceptibles et partagées.

Pour le cerveau, la connaissance commence avec l'interaction entre deux partenaires, un objet réel et un ensemble corps-cerveau ; elle met en association des informations perceptives (traitées) et des informations somatiques de nature émotionnelle. De cette interaction provient une autre sorte d'objets, objets de rencontre et d'échange, d'attraction et d'intérêt (qui sont aussi objets de vouloir et d'action : poursuivre ou repousser). Ce *connaître*, - faire connaissance -, rapporté au corps, apparaît comme une expérience et une performance renouvelées dans l'instantané et mémorisées (rétention), mais sans se référer à une instance permanente, à un sujet.

Faire connaissance et savoir.

La constitution d'un *système de relations* crée et définit la personne, entité abstraite, investie dans la réalité par la fréquentation et l'échange (intimité-rejet), ainsi que par l'identification à l'autre (effectuée ou refusée) et par la différenciation. L'identité d'une personne entre toutes les autres passe par une *totalisation* des relations qu'elle noue. Cette différenciation prend appui sans doute sur le phénomène (de niveau animal ou archaïque) de perception de l'objet affectif comme démonté en plusieurs objets partiels, premiers supports des émotions. Un tel démontage permettrait d'ajouter d'autres constituants à mesure de leur découverte dans le vécu des relations, ouvrant la voie à l'identification des personnes, résultantes nuancées & *affections partielles* diverses. Ce processus d'identification par adjonction se développe dans le commerce des intimes, ceux auxquels on est en permanence confronté, ceux aussi avec qui la relation est la plus importante, - qu'il s'agisse du pivot affectif d'une vie ou de l'ennemi intime (ces deux intimes pouvant à la limite être une seule et même personne). Cette analyse dépasse par essence l'expérience perceptive d'objets dont la présence réelle entraîne l'émotion et les associations que cette occurrence a provoquées. Elle s'alimente et s'enrichit de toute observation qui détaille et singularise les partenaires. Tout ce que l'on sait de plus sur « l'objet » enrichit l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou la rivalité, - plus exactement ce composite d'amour-haine, d'appel-crainte, toujours pétri d'*ambivalence* qu'est la relation de personnes. *Les savoirs*, facteurs et produits de l'affectivité, se totalisent dans cette unité permanente qu'on appelle une personne. Ce n'est pas un hasard si, en pathologie, les troubles les plus caractérisés de la personne, ceux de la prétendue « démence sémantique », présentent comme premier symptôme un déficit du savoir et de la langue.

L'analyse en termes de personne n'est pas seulement identification et savoirs capitalisés ; elle est en même temps fréquentation active, pratique de l'échange, pragmatique de la relation. Les échanges enrichissent les savoirs ; les savoirs amplifient les échanges. C'est de cette coopération que se crée la personne comme un noeud dans un réseau de relations.

La pratique de l'échange inclut toutes les sortes de contact, mais l'échange verbal (qui est lui-même, en tant que langue, issu de la médiation de la personne) en multiplie les facettes et les constituants. La parole à la fois contribue fortement à la création d'identité avec *l'attribution d'un nom* et transforme l'agir interpersonnel avec *la narration* biographique. La narration repose sur l'unité et la permanence du sujet ; elle introduit la continuité dans les avatars passés de la personne. En même temps, la narration traduit ce pouvoir d'inventer à mesure la suite de l'histoire, pouvoir qui, dans le présent, définit, lui aussi, la personne.

A la capacité de créer les autres comme personnes répond celle de découvrir le Moi, qui s'échafaude par un retournement de la création de personnes sur l'organisme lui-même, - corps et cerveau-, sur son connaître et son vouloir, tels qu'ils existent et fonctionnent dans le réel. Cette analyse relationnelle avec *excentration*^[xxi], s'alimente et s'enrichit du retour d'image adressé par les autres, image dont les éléments sont acceptés ou refusés, en somme choisis, dans ce dédoublement du sujet qui conditionne le narcissisme.

Identification et pratique relationnelle fondent, par une double analyse, une entité définie *dans* le système des relations et par son fonctionnement. Une telle entité, qu'il s'agisse de Moi ou de l'autre, est du domaine de l'imaginaire, créée pour être investie dans l'expérience du monde, non pas tirée de cette expérience. La personne, produit durable d'une construction entretenue, peut alors servir de référence permettant de capitaliser un savoir et d'accéder à la narration (de quelqu'un pour quelqu'un). Savoir et narration correspondent à la double analyse en identité et en fréquentation.

Si c'est dans le milieu étroit des « semblables », des familiers, des intimes, que semble se constituer le système de relations personnalisées, ce système a vocation à investir la totalité du monde, celui des êtres animés, mais aussi celui des objets, naturels ou fabriqués (qui, comme les personnes, auront leur nom propre et leur charge de familiarité-étrangeté, de sympathie-antipathie). Conduisant à l'appropriation du savoir, le système de relations affectives et personnalisées s'étend à tous les savoirs, de toutes sortes, savoirs sur les gens et savoirs sur les choses : pas d'acquisition sans relation à celui qui enseigne ou qui renseigne, sans un attrait pour l'objet de savoir, un appétit pour ce qui va être « incorporé ».

Entre fonctionnement animal et fonctionnement humain, entre connaître et savoir, entre réagir et fréquenter, il y a rupture ; mais l'un et l'autre niveau coexistent chez l'homme. La règle, c'est que l'un et l'autre s'harmonisent, que l'affectivité s'étaye sur l'attraction-répulsion « instinctive » ; mais la possibilité de divergence n'est pas négligeable. N'est-ce pas cette divergence que mettent en scène bien des romans de l'infidélité et de l'inconstance, quand l'objet d'un attrait émotionnel puissant n'est pas (ou plus) la personne privilégiée de l'affection, celle avec qui l'on partage un passé et l'on a construit tout un savoir commun ? Plus qu'un conflit entre le devoir et le sentiment, on peut voir dans ce type de situation le décalage entre deux niveaux de fonctionnement.

Personne et Société : Savoir inter-personnel et Savoir social.

La personne constituée dans le champ imaginaire de l'interpersonnel n'existe qu'en rapport de réciprocité à la personne collective créée dans le champ imaginaire de la Société. Cette autre face du réseau de relations est à la fois *relation à* des collectivités où l'on recherche (ou refuse) d'être admis pour y occuper une place (statut et rôle), et *relation dans* la collectivité où l'on doit se faire reconnaître une identité et une vocation tout en subissant et si possible en assumant la place que le groupe vous assigne.

Dans la Société de type humain, médiatisée par un système de relations personnelles-collectives, le savoir n'est pas seulement (ni même principalement) construit à travers l'échange interpersonnel, il est aussi *convention négociée* : intégrer un groupe, c'est adhérer à un ensemble de croyances, de visions du monde, de mythes fondateurs, de doctrines officielles (susitant l'émergence de déviants, de réfractaires et d'exclus)... Le goût lui-même, et l'intérêt pour l'Art, ne sont pas seulement relation propre à des êtres, à des oeuvres et au monde ; ils sont aussi partagés avec quelques-uns, attirés à plusieurs, même quand ils ne sont pas l'acceptation pure et simple d'une convention tacite. Dans le système de l'Éthique aussi, les valeurs ne sont pas seulement le choix le plus personnel et le plus responsable de chacun, elles sont accaparées par la société comme instruments de régulation collective de la vie sociale (les moeurs et le régime). Il s'agit bien là d'un processus en boucle. C'est bien le fait de partager des goûts, des croyances, des jugements communs qui entraîne le désir de former un groupe ; et l'appartenance à un groupe oblige à adopter ses conventions, ses manières et ses convictions.

Véhicule de toutes les conventions qui font la société, la Langue (vernaculaire), qui est un savoir commun constitué, est à ce titre elle-même une convention (qui potentialise et élargit l'échange) créatrice du groupe en même temps qu'imposée par lui, avec une marge très étroite de liberté. Elle est un puissant facteur d'identité relationnelle, en bloc (de groupe à groupe), mais aussi diffracté en

milieux et catégories sociales (jusqu'à la limite du style individuel). Elle est investie en la personne du porte-parole ou du représentant public dans l'exercice de ses fonctions, différenciée alors selon les types de célébrations, de formalités, de rituels ou d'enseignements par lesquels toute société trouve à s'affirmer.

Son usage, - et la pratique de la parole -, repose sur quelques postulats implicites : celui d'un supposé savoir encyclopédique commun à toute une communauté, celui du partage accepté d'un certain nombre de traditions, de règles de bonnes manières, de catégories de style, correspondant aux classes et aux pratiques sociales.

Le savoir collectif institué ne se définit pas seulement par rapport au connaître perceptif-émotionnel (le clivage animal-humain). Il est confronté, dans un rapport de réciprocité, à la familiarité: la relation personnelle au familier sous-tend la relation au groupe et dans le groupe, tandis que la participation au groupe modèle les liens interpersonnels.

Entre les deux faces de la personne, le Je-moi et le Je-nous, la coïncidence est loin d'être permanente et assurée. L'effacement de toute activité ou pensée par soi-même entraîne un effet comique, quand l'activité et la pensée prennent une allure mécanique, téléguidée, perdant, devant le pouvoir (ou la tyrannie) l'autonomie du vivant. En sens inverse, les conduites d'un « original » qui transgresse des conventions, - le bourgeois qu'on ne peut empêcher de se décréter gentilhomme -, font rire, dans le ridicule et dans l'humour.

Entre les deux faces de la personne, il n'y a pas que le déséquilibre. Le conflit n'est pas rare : c'est bien par une révolte contre les conventions de classe, de culture et d'époque que la création artistique peut advenir ; il est vrai que, pour survivre, les oeuvres doivent être avalisées par un public.

Un investissement réciproque du Savoir et du Logos.

On voit bien la dualité de *la Langue comme relation*, - facteur d'identité en tant qu'elle est savoir, médium de l'échange en tant qu'elle se pratique en parole -, et de *la Langue comme représentation*, - mise en oeuvre d'un système de signes, grammaticalité, avènement de la logique avec toutes ses potentialités (jusques et y compris la formulation mathématique de la connaissance scientifique) -.

Médiation de la représentation, le système logique repose sur *le signe*, au sens de Saussure, avec sa définition immanente au système, entrecroisant le rapport réciproque signifié/signifiant, sémiologie/phonologie, sens analysé/son analysé, - et la double analyse, qui séparément concerne et le son et le sens : analyse en identités (taxinomie : différenciation, choix, - lexique ou liste phonétique) et en unités (générativité : découpage, contrastes, - texte ou chaîne)^[xxii]. Il importe de remarquer que dans la création du Signe à deux faces (Signifiant / Signifié) par une analyse à deux axes (taxinomie, générativité), l'analyse en identités (opposition, différenciation), celle qui crée les sèmes (élément de sens) et les traits pertinents de la phonologie, ne produit que du négatif, de la pure différence ; c'est une analyse *in absentia*^[xxiii]. Quanta l'analyse en unités (découpage, enchaînement), celle qui crée les mots et les textes, les phonèmes et les chaînes phonétiques, son intervention de portée générale permet de construire et de décrypter toutes les formules linguistiques possibles.

Il y a là une différence essentielle entre le système logique fondé sur la grammaticalité du langage, créateur *d'abstrait*, et le système de la personne, *créateur d'imaginaires*, fondé sur l'addition de *savoirs* gagés dans le réel et sur la narration d'histoires chaque fois particulières.

Parler, c'est mettre en jeu plus d'un système.

Dans la Langue se rencontrent deux systèmes, celui de la Personne et celui du Signe. Cette problématique s'impose à partir du moment où l'on est conduit à concevoir l'humain comme

résultant du fonctionnement non pas d'un mais de plusieurs systèmes. La rencontre peut se concevoir comme l'investissement par l'analyse relationnelle (personnelle et collective) de la Langue grammaticalisée (cette application concrète d'équations virtuelles). Un tel investissement fait de la grammaire un objet de savoir.

Réciproquement l'investissement par la rationalité logique (celle qui médiatise la représentation) des croyances, des usages et des conventions, les transforme en codes . Cette analyse structure en système logique tous les ensembles de signaux échangés.

Un acte de parole est une relation en acte, incluse de ce fait dans le système des relations ; il est en même temps mise en oeuvre des rapports logiques introduits par la grammaticalité. L'inclusion du signe et de sa logique incorporée, formulant et formalisant un savoir, potentialise incroyablement le message. Elle en change en partie la nature. L'information qui s'échange est faite du constat de la présence ou de l'absence d'objets personnalisés, de jugements favorables ou défavorables, de la narration d'événements ou de prévisions (en nom propre ou en nom commun) : mais elle inclut en outre, même si ce n'est jamais à l'état pur, une formulation d'une représentation du monde.

Le traitement logique de la connaissance est souvent présenté comme s'exerçant sur l'information apportée par la perception et le traitement des données perceptives. Ce traitement logique est d'abord une mise en doute des objets de la perception, et reconstruction d'objets nouveaux, définis dans des rapports logiques d'opposition différentielle et d'expansion, des concepts, qui se calent en en parlant et en les maniant.

En fait la construction d'un ensemble cohérent de connaissances ne provient guère ou pas du tout d'une application de l'analyse logique à des données perceptives sans que celles-ci aient été préalablement converties en objets de relation (familiers, attractifs, ou répugnants), au point que la nature de la relation à l'objet de savoir conditionne la poursuite ou l'abandon d'un traitement logique approfondi.

La rencontre de deux systèmes s'effectue ainsi dans la Langue et dans son usage. Elle met en présence non seulement le signe, - sèmes et mots -, et la personne, - objets et actions - ; mais encore les concepts et les savoirs. C'est de concepts et de fonctions qu'est faite la connaissance de type scientifique. C'est de savoirs que se constituent le capital dont s'enrichit la personne, le réseau de ses partenaires et le monde qu'elle se donne. Le concept se développe par le doute, la mise en question et la re-configuration de la représentation. Les savoirs se développent par apposition au gré de la vie relationnelle ; on parle pour le savoir de « concepts ouverts » qui sont ceux de la Phénoménologie^[xxiv].

La rencontre dans la langue d'une grammaticalité et d'un savoir, de surcroît conventionnel, la rencontre dans l'échange verbal d'une formulation conceptuelle et d'un agir relationnel (à la fois interpersonnel et social), la dualité du concept et du savoir, tout cela représente l'interférence, dans la vie de l'esprit, de la connaissance de type scientifique et de l'agir, qu'il soit de personne à personne ou qu'il soit un agir pluriel. Cette interférence ne se passe pas sans problèmes^[xxv]. La pensée en tant que logique, représentation, connaissance, répond à un *critère de vérité* ; en tant qu'agir, juger, décider, elle répond à un *critère de conviction*.. Si le principal des échanges verbaux consiste à confronter des opinions et des jugements, à débattre en vue de convaincre, ou de rechercher un « sensus communis », cet agir d'une personne sur une autre personne (ou de plusieurs personnes entre elles autour d'une table), ce processus bute sur la part de formulation fondée sur l'analyse logique et qui est présente dans tout discours : on ne peut traiter comme des opinions les connaissances validées ni les événements attestés du passé. La pensée transcende l'opinion.

La parole se produit à deux ou à plusieurs, comme un échange en action de jugements et de croyances ; mais elle contient un élément tiers qui n'appartient ni à l'un, ni à l'autre, ni à la

confrontation : c'est le fait établi, même s'il n'est que provisoirement établi, le fait scientifique (fait de la connaissance conceptuelle), ou le fait historique. L'analyse logique connaît / 'erreur et n'arrête pas de se critiquer, de se corriger ; l'analyse relationnelle connaît *le mensonge*. C'est le scandale des Révisionnistes qui voudraient faire passer pour des opinions dans un débat d'aujourd'hui les faits établis de l'Holocauste. « Le contenu de l'affirmation n'est pas d'une nature persuasive mais coercitive » (Hannah Arendt : La crise de la culture). Cependant le fait de dénoncer des dérives possibles, de souligner la sanction indépassable de la connaissance critique, ne conduit pas à minorer pour autant ce qui s' imagine et s'élabore sur le socle et dans la contingence du réel, sous la pression d'une obligation de comprendre et de décider^[xxvi]. Nous avons rencontré cette imagination créatrice comme une des dimensions de la personne, sur sa face interpersonnelle, dans *la pratique* où s'élabore, dans le partage, la suite de la biographie, et sur sa face sociale, dans *la politique* où personne ne peut éluder son rôle comme acteur de l'Histoire. C'est bien parce que la politique (des professionnels) a la réputation, justifiée, d'être le domaine du mensonge, qu'il importe de rétablir l'importance pour tous du champ politique au coeur de la fabrique de la personne.

Savoir et dis cours s.

Existe-t-il un seul acte de parole où soit engagée uniquement la médiation d'un système logique, l'analyse en termes de grammaticalité? Le constat, le communiqué, l'exposé se situent eux aussi dans une relation entre des personnes ; ils manifestent une *intention* de prouver ou de corriger l'ignorance ; ils représentent un échange, même si celui-ci est asymétrique, quand par exemple un seul parle, parce que porteur de l'autorité conférée par l'investiture de la société (au chef, au propriétaire, au juge, à l'enseignant).

La parole est acte, dans le champ de la relation inter-personnelle et sociale^[xxvii], entre des personnes supposées partager une langue et un savoir. Dire, c'est faire^[xxviii], un faire dirigé sur un partenaire ; c'est promettre, contracter, s'engager ; c'est affirmer, persuader, démentir ; c'est ordonner, solliciter, proposer^[xxix]... ; c'est conduire l'interlocuteur à agir, à réagir, à saisir mon intention, à pénétrer ma pensée ; c'est vouloir transformer la sienne.

Le discours, cette parole en acte entre des interlocuteurs, opère des choix entre toutes les manières de dire quelque chose (on parle de stratégie du discours) :

- choix du ton, du style, du vocabulaire, en fonction des convenances sociales (de la place relative et du rôle des interlocuteurs),
- levée des ambiguïtés inhérentes à toute formulation langagière et que le contexte ne suffit pas à éclaircir,
- économie du propos, laissant *sous-entendu* ce que le destinataire est d'avance supposé savoir, ce qui s'est déjà dit au cours de l'échange présent, ce qu'il faut laisser inapparent pour des raisons de civilité ou d'auto-censure,
- introduction d'ambiguïtés et de non-dit pour masquer qu'on sait ce qu'on ne devrait pas savoir...

Pour répondre au mieux à l'intention, le discours n'est pas une communication devant une société savante. Très généralement le discours n'actualise pas une représentation, la plus vraie et complète possible, d'une réalité. Il affirme (ou dément) autrement. Il parvient mieux au résultat cherché par les voies détournées, plus acceptables ou plus séductrices, de la rhétorique, des tropes, du non-dit et du plus-que-dit. L'échange verbal ne passe par l'analyse grammaticale qu'accessoirement, pourrait-on dire ; il décrypte, dans le réseau des relations interpersonnelles et sociales où les interlocuteurs trouvent et définissent leur existence, toute une « sous-conversation »^[xxx], un sens « bien tempéré ».

Sous-entendus, élisions remarquables, métaphores, métonymies, litotes, emphase aussi (quelquefois), ne sont pas essentiellement des conventions du discours venant s'ajouter aux

conventions de la langue. Elles sont invention, vie, intention à l'oeuvre, même si, reprises, elles peuvent finir comme « des expressions toutes-faites » (« c'est le cas de le dire »), à la manière des proverbes, dictons ou paraboles.

Finalement, le discours est le lieu d'observation par excellence de la relation entre des personnes. Son étude révèle l'entre-croisement d'une multitude d'intentions et de sentiments, présents chez chaque interlocuteur, et détectés par lui chez l'autre. Jamais l'observation des comportements ne peut nous livrer autant d'indications sur la personne.

L'un des grands affrontements qui traversent le discours, c'est celui de la censure et des sentiments. L'Éthique est en effet l'un des systèmes dont le fonctionnement spécifie l'humain. Elle repose sur la capacité de refuser, pas seulement des pulsions plus ou moins archaïques ou quasi-animales, mais des affections ou détestations médiatisées par la personne, jusqu'à l'amour ou la férocité. Freud a fait du conflit entre morale et désir le ressort du mot d'esprit, qui n'est jamais si fort que dans son jaillissement inopiné, quand il révèle l'auto-censure en la forçant. La ruse qui, dans le lapsus, fait surgir le non-présentable est un des fondements de la théorie freudienne de l'inconscient.

C'est l'occasion de repenser les rapports entre la personne (de type humain) et le proto-soi (de type animal) qui, rappelons-le, associe, dans le travail cérébral, la perception, le ressenti corporel et le projet. L'accession à la personne comme création imaginaire, ne fait pas disparaître le fonctionnement de niveau naturel : elle inhibe et asservit celui-ci, qui n'en persiste pas moins, comme étayage du sentiment auquel il peut conférer la force, voire même la violence du désir. Lorsque la relation affective entre personnes (recherche ou rejet) est censurée, les motions du coeur et du corps n'en persistent pas moins, pouvant contredire l'indifférence ou la neutralité que l'auto-censure impose. La tragédie racinienne ne développe-t-elle pas cette problématique.

Cette réflexion ne concerne pas seulement les relations entre partenaires humains. On éprouve aussi des sentiments, et parfois puissants, envers les croyances et les idéologies, ou encore envers des objets magiques.

Le conflit dans l'investissement de l'analyse en termes de personne par l'analyse hiérarchisée en termes de valeurs n'est pas le seul cas de désaccords entre les systèmes de médiation qui spécifient l'homme. Entre la représentation à travers une logique, - où coopèrent la définition des grandeurs et la formulation mathématique des rapports-, et le discours « poétique » , - qui permet d'imaginer -, il y a la guerre, celle qui éclate quelquefois entre certains scientifiques et certains philosophes, cette guerre qu'ont déclarée par exemple A.Sokal et J.Bricmont^[xxxix] à Lacan, à Deleuze ou à Kristeva. Les armes oscillent entre le réquisitoire, l'anathème et la dérision.

Conclusions

Les réflexions de cette deuxième partie visent à comprendre les systèmes pluriels qui traversent la langue, qui s'entrecroisent dans le discours. Elles contribuent à enrichir la phénoménologie dans laquelle nous avons à puiser pour bâtir *une symptomatologie des troubles de la personne*. Une étude est déjà bien avancée : c'est le tableau clinique de « l'atteinte de la mémoire sémantique » de

Warrington. On peut observer là comment un déficit qui atteint la fabrique de la personne se manifeste dans l'activité de parole (il se présente comme une perte des mots de la langue « c'est quoi, entonnoir ? »), dans le savoir des choses (les choses même usuelles deviennent des inconnues ; elles s'appauvrissent en perdant leurs composantes caractéristiques). Le savoir commun, partagé, est plus touché que le savoir qui se rapporte à la personne même (ego-centrisme : « un pinceau ?... Ah! oui, je m'en suis servi chez moi ce matin »). La mémoire ancienne est réduite à des flashes concernant des épisodes vécus avec une perte complète de l'Histoire commune que l'on a traversée, et tout spécialement des personnages célèbres contemporains. L'identification des personnes, des monuments, sur des photos ou dans la réalité n'a pas lieu (les proches eux-mêmes ne sont plus reconnus). Beaucoup de publications parlent de ce tableau comme d'une atteinte qui toucherait un département particulier de la mémoire. En fait la mémoire comme fonction de rétention est intacte ; ce qui est touché, c'est la fabrique de ce qui est à mettre en mémoire ou à en extraire, de ce qui fait des souvenirs humains, sous la forme du savoir (le savoir relationnel dont on fait les personnes et les choses personnalisées) et de l'histoire (une narration et une tradition dont chaque personne est pour partie l'auteur et la résultante).

Au delà de ce tableau, d'autres analyses cliniques concernent les troubles observés après certaines lésions frontales. C'est ainsi que nous comprenons les déficits décrits par Shallice et Burgess dans les suites de traumatismes frontaux : troubles de l'emploi du temps, de l'organisation de l'agir (planning). On les met en évidence en donnant des consignes multiples à exécuter dans un temps limité, ou en imposant des tâches à réaliser dans un espace circonscrit (un quartier, un espace piéton) sans pouvoir passer plusieurs fois dans le même lieu. D'autres aspects concernent l'indécision, la recherche interminable d'arguments pour tenter de parvenir à la prise de décision (à une décision toute banale comme le choix d'un restaurant). Ce tableau a été décrit par Damasio à propos du patient E.V.R. On peut le considérer comme une perte de l'attraction-répulsion impliquée dans toute mise en action d'une relation aux choses et aux gens. Au lieu d'être seulement un constituant parmi d'autres de l'agir, la pesée du pour et du contre (du rapport qualité/prix) tient lieu de relation affective sans pouvoir la remplacer, comme une hypertrophie compensatoire de l'analyse logique liée à la carence de l'analyse relationnelle. Ceci se solde par un non-agir.

Un trouble apparemment différent a été décrit par Lhermitte comme « perte de l'autonomie humaine » : il s'agit de patients qui exécutent sans hésiter et sans questionner les actes que commande l'environnement social. Ils adoptent les attitudes du visiteur de musée dès qu'on les met devant un mur où sont accrochés des tableaux, ils font des achats dès qu'on les emmène (sans explication ni questions) dans un magasin, ils adoptent une attitude mondaine (d'invitant ou d'invité) quand on les introduit dans une réunion artificielle dont ils ignorent le propos, où ils ne connaissent personne, ...etc. L'abolition du sujet des relations interpersonnelles n'est-elle pas ici la raison de cet excès du Je-nous des relations sociales? Ce tableau coexiste dans certaines descriptions avec les troubles de l'emploi du temps.

Toute une symptomatologie se dessine donc depuis peu en Neurologie, qui concerne le système des relations, relations interpersonnelles et/ou relations en société. Les troubles intéressent un axe ou l'autre : l'axe des savoirs, ces savoirs faits d'observation et d'histoire où P affect est inclus ; l'axe de l'agir, autonome (c'est la pragmatique de l'échange) ou pluriel (c'est la politique de groupe).

D'autres pistes sont seulement ouvertes dans l'optique adoptée ici, - c'est-à-dire en opposant une volonté de type animal et une personne de type humain -. Ainsi l'observation du fonctionnement de l'hémisphère droit quand il est déconnecté de l'hémisphère gauche : son fonctionnement autonome conduit à des comportements de contradiction et d'opposition vis-à-vis des actions commandées par l'hémisphère gauche (apraxie diagonistique). Devant ces

patients dédoublés et divisés se pose la question : *qui est* cette autre volonté contradictoire et opposante? N'est-ce pas, construite par le seul hémisphère droit, une volonté de niveau animal, liée aux objets de la perception et de l'émotion ? Ces fonctionnements cérébraux déconnectés révèlent alors les particularités d'un hémisphère droit qui n'atteint pas le niveau des systèmes : sans logique grammaticale, sans analyse technique, plus sensible, plus émotionnel, et régissant l'action selon le principe de plaisir.

Ainsi l'analyse clinique peut-elle concrétiser et expliciter les hypothèses théoriques ; celles-ci à leur tour permettent de poser de nouvelles questions et de voir ce qu'on avait jusqu'alors méconnu.

Conclusion générale

L'objectif de ces textes était d'expliquer comment peut se concevoir une fabrique de la personne, comment un travail cérébral est susceptible d'aboutir à cette construction qui n'existe pas dans la nature et spécifie le mode humain d'exister. Le cadre de la théorie de la médiation nous avait paru permettre de penser la création par le fonctionnement de réseaux de neurones d'un système de signes ; allait-il nous donner accès au passage entre l'existence d'un « proto-soi » sous-tendu par le corps, et le système de relations générateur de la personne humaine, dans l'interpersonnel et dans le social.

Nous avons tenté de représenter cette création de la personne selon les deux axes de l'identité et de l'échange, du savoir et de la narration, sur les deux faces de l'inter-personnel et du social, marquant la naissance du temps de la biographie et de l'Histoire. Il s'agit bien de la création d'un fonctionnement typiquement humain et non de la complexification d'un percevoir et d'un vouloir animal, d'une mémoire et d'associations telles que décrites en psychologie animale.

Devant une telle construction, le lecteur n'est-il pas en droit de demander des preuves ? Peut-on proposer un pareil ensemble d'hypothèses sans le justifier ?

Il apparaît alors qu'aucun modèle théorique général ne peut être prouvé, au sens de la preuve expérimentale. Par exemple la théorie darwinienne de l'évolution ne peut être prouvée. On lui demande de fournir des mécanismes plausibles, capables d'expliquer les phénomènes, de manière cohérente, sans intervention d'une force, ou d'une volonté, ou d'une puissance créatrice extérieures. On lui demande aussi de pouvoir inclure tous les phénomènes partiels observables *ou produits expérimentalement* ; la vérification expérimentale est considérée comme acquise tant qu'on n'a pas pu inventer ou observer un montage dont les résultats soient incompatibles avec le modèle. À ces conditions, la théorie a été et demeure un apport considérable à la connaissance scientifique tant qu'elle occupe de façon adéquate une place jusqu'alors vide. Sa validité s'accroît quand ce qui était un mécanisme concevable comme la transmission génétique devient un mécanisme physico-chimique connu : le code génétique et le fonctionnement de l'ADN (ainsi que la régulation de ce fonctionnement).

S'agissant du cerveau, le modèle théorique doit permettre de comprendre les troubles observés après des destructions limitées (et précisément délimitées), de les comprendre comme des défauts modulaires dans une fonction, chaque module devant être concevable *comme un travail de la machine cérébrale*. Réciproquement, la conception des fonctions concernant le cerveau humain ne doit pas, par réduction, faire disparaître la spécificité de l'humain : réduire le langage à la communication, le souvenir à la rétention, la personne au lieu d'une connaissance et d'une volonté, réduire la vie de l'esprit à des comportements. La rupture entre le mode de fonctionnement du niveau de l'auto-programmation (ou de type animal) et le mode de fonctionnement qui met en jeu des systèmes (ou de type humain) est un des

éléments essentiels du modèle. Envisager les organisations qui sous-tendent l'accès à la spécificité humaine, à la rationalité, à la pensée, ce n'est pas s'écarter de la formulation scientifique, mais, bien au contraire la rendre possible.

Ceci souligne combien il importe de séparer, dans le fonctionnement du système nerveux central de l'homme, non pas deux, mais trois niveaux : câblage, auto-programmation, et systèmes. Il importe tout autant de voir que le fonctionnement proprement humain repose non pas sur un, mais sur quatre systèmes d'analyse : logique, technique, relationnel, éthique, dont aucun ne peut être considéré comme prépondérant ou comme préalable aux autres. A partir de là le modèle est livré à la critique, à une double critique :

- critique scientifique, pour confirmer que tous les mécanismes invoqués existent et fonctionnent dans le cerveau et que leur mise en jeu comme un ensemble peut produire le résultat annoncé (la personne telle que définie),

- critique philosophique également, pour reconnaître que le produit supposé de la fabrique cérébrale peut prétendre à la désignation de « personne » telle qu'on l'appréhende dans une vision philosophique. Le processus de validation est donc engagé, pour longtemps.

Appendice : des conflits, de la tragédie et de l'humour

Quand on cherche à étudier ou à comprendre l'analyse relationnelle, ce qu'on rencontre aussitôt dans le discours, ce sont *les conflits*, entre les interlocuteurs et dans le fonctionnement de chacun d'entre eux.

Entre les personnes et entre les représentants de classes (sociales) que nous sommes tous, entre générations aussi, ce sont surtout des conflits de domination et de pouvoir. Le dominé se rebiffe, le dominant s'affirme, couramment à fleurets mouchetés, par les choix de mots et d'expressions en parlant de tout et de rien, ou plus ouvertement par l'ironie.

Dans le fonctionnement intime de la personne, le rapport entre Moi et la société, entre le Je-moi et le Je-nous, n'est pas qu'harmonie et complémentarité. La crise est latente entre la personnalité que je me suis découverte et construite, et le rôle que je dois me donner pour faire partie du groupe, entre mes goûts personnels et mes goûts conventionnels, entre mes valeurs éthiques et mes régulations sociales, entre l'idéologie que je construis et celle que je partage. La révolte et le déchirement n'ont pas souvent besoin d'exploser dans des propos ou des conduites révoltées. Le dénigrement, le rappel à l'ordre, la rhétorique de la fable, de l'histoire drôle, de la caricature, expriment l'affrontement en ne le disant pas.

Il apparaît que le rire a souvent pour fonction de dénouer les révoltes contre l'oppression de la censure éthique, ou encore contre la transformation des concepts définis en concepts « ouverts » ; mais ces cas de figure n'épuisent pas les occasions de rire et faire rire pour démolir. À l'intérieur des systèmes eux-mêmes règne la subversion. Nous l'avons vu pour le personnel et le social. On trouve des exemples entre Signifié et Signifiant dans les deux sens (quand «les nuages s'accumencent», quand «les athéniens s'atteignent», quand «Gai amant de la reine alla, tour magnanime...») ; on en trouve qui concernent les désaccords entre signes et concepts, abus de la polysémie, pièges de la synonymie, tromperie sur les anaphores, sabotage de la syntaxe (« j'avais des bas que mon grand-père de laine...»). On produit des phénomènes du même type entre fabriquant et fabriqué, comme on le voit dans le *Catalogue des objets introuvables* » de Carelman (du marteau à tête de verre, à la théière pour masochiste qui verse le thé brûlant sur la main qui l'incline...)^[xxxii]. Sans prétendre épuiser les sources du rire et de l'humour, tout un champ est ouvert qui correspond aux clivages inhérents à la construction de l'humain, aux ratés de la dialectique fabriqué/fabriquant, signifié/signifiant, société/personne, aux failles du contrôle éthique de la pensée et de l'action. Réalisés dans la parole ou le discours, le texte ou les choix lexicaux, l'écriture ou la lecture, ces

faux-pas nous renseignent sur la multiplicité des systèmes culturels humains et sur la rigueur de leur fonctionnement.

Ol. Sabouraud Novembre 2000

Notes

[i] Les termes de câblage et de programmation sont évidemment des métaphores. La programmation ne consiste pas en une séquence d'instructions codées, mais en connections neuronales. La métaphore reste nécessaire pour bien exprimer la différence entre le fonctionnement inscrit, stable, et le fonctionnement potentiel, évolutif. Elle ne coïncide que partiellement avec les notions de hard et software. La métaphore comporte sûrement le risque de confusions ; les termes exacts restent à inventer.

On pourrait parler de pré-programmé, par opposition à l'auto-programmé, ce qui laisserait à l'auto-programmation les deux voies, d'une diversification de l'existant, ou d'un remplacement.

[ii] La notion de câblage inscrit dans la machine n'implique pas que toutes les boucles en question fonctionnent; dès la naissance. Une maturation des neurones permettant leur activation et la transmission au long des fibres nerveuses peut être nécessaire. Pour M. Jouvét, ces programmes câblés seraient menacés d'effacement par le développement de l'auto-programmation.

[iii] Aujourd'hui veut dire ici : après A. Damasio, dont les deux livres (*L'erreur de Descartes* et *Le sentiment même de soi*) ont imposé le rôle du corps comme intervenant majeur dans la construction par le cerveau, dans le cadre de son auto-programmation, d'un monde et de la connaissance du monde.

[iv] Ce concept est dû à J.P. Changeux. Il fait apparaître que, dans toute conduite qui s'effectue, dans toute perception actuelle, il y a une part d'improvisation.

[v] La notion de territoire est différente. Elle dépend de la capacité de faire un lien croisé avec un lien particulier éprouvé dans le registre du corps.

[vi] Dans la formation de zones érogènes se rencontrent des montages neuronaux câblés et des programmations à faire (avec leur marge d'incertitude). Ici il ne s'agit plus de programmes "à trous", mais de quelques éléments pré-fabriqués insérés dans un grand ensemble à construire.

[vii] La première à avoir tenté de concevoir un monde "psychique" sous-jacent, antérieur à l'homínisation.

[viii] Contrairement à l'interdit, qui s'apprend comme une régulation sociale et qui prend un sens comme produit d'une analyse éthique.

[ix] Ces comportements d'un type particulier désignent bien entendu les comportements érotiques, qui ne sont pas seulement centrés sur les organes génitaux, mais incluent par exemple l'activité de regarder : le regard, et l'échange du regard font partie des conduites amoureuses auto-programmées (le voyeurisme, porte d'entrée de l'érotisme). Il en existe un équivalent (l'échange en moins) dans l'interaction avec l'environnement : c'est le regard perçant, brûlant, qui s'attarde sur une chose et s'y attache.

[x] Comme exemple de cette fâcheuse manière de raisonner on peut citer la notion de « mémoire sémantique » dont les troubles correspondent à des lésions localisées des lobes temporaux. La mémoire sémantique se réfère à des facultés de l'esprit humain, mais ne signifie rien comme fonction physiologique du cerveau. En méconnaissant le non-sens qui consiste à isoler la mémoire sémantique comme un secteur particulier de la mémoire et non comme la mémoire d'une activité particulière, on s'interdit de poser les questions du sens : quelles machines le cerveau doit-il construire pour produire des objets qui aient un sens?

[xi] Cf. la grande exposition du Muséum d' Histoire Naturelle : « Mille cerveaux, mille mondes » 1999.

[xii] Ce qui apparaît ici, c'est la distinction entre permanence d'une performance et permanence d'une instance. Damasio attribue, à tort selon moi, au « soi central » une capacité de narration (non verbale évidemment).

[xiii] On est en droit de parler ici de fonctionnement « naturel » et de systèmes « culturels ». Ces termes ont été évités à cause des désaccords et malentendus constants (chaque fois qu'on veut en débattre) quant à l'idée de culture, et donc de nature, sans même parler du fait que la nature de l'Homme est d'être culturel.

[xiv] Contrairement au refoulement secondaire (conçu comme censure), le refoulement primaire n'a rien à voir avec l'éthique.

[xv] La distinction entre ego-centre, pluri-centré et excentré est empruntée à Piaget, qui l'appliquait aux stades du raisonnement de l'enfant. L'excentration de la personne paraît une des conditions de *la conscience* ; mais elle ne suffit pas ; il faut aussi la formulation de la représentation, la technicisation de l'agir sur le monde, l'empire des valeurs sur la volonté.

[xvi] La dualité entre « je » et l'autre, nécessaire pour accéder à la personne, se retrouve comme un dédoublement dans la construction du « moi », - deux en un -, dialogue et contestation d'une part, narration d'autre part.

[xvii] Réciproque, cela implique expression-réception, c'est-à-dire, du côté du récepteur, *interprétation*. Dans la pragmatique de la relation, se trouve le risque du délire d'interprétation. On touche là les limites imposées à la création de l'imaginaire, à la construction de la personne.

[xviii] À partir aussi d'une auto-programmation plus ou moins infléchie par l'accidentel de toute existence.

[xix] Cette formulation s'inspire d'Hannah Arendt, et de son exploration du vivre ensemble, de l'agir pluriel, et du champ politique.

[xx] J.B.Pontalis a souligné ce qu'il a ressenti comme la tyrannie de la langue commune, où la personne se trouve comme enfermée ; une manière d'échapper à cet enfermement serait d'appartenir à plusieurs espaces (et pour ce qui est de l'enfance et de l'adolescence, famille, école, milieux extra-scolaires... ; une autre manière étant de prendre part à des échanges non-verbaux non rationnels pour l'essentiel (participation à des manifestations sportives ou autres).

[xxi] Les trois termes : egocentré, pluricentré, excentré sont présentés dans la première partie (p.8). L'excentration, dans la verbalisation, se traduit par le dédoublement de « je », - deux en un -, qui peut tenir lieu de dialogue dans la construction des savoirs et l'improvisation narrative de la vie.

[xxii] Pour parler de la Langue comme représentation, nous utilisons, après Gagnepain, la séparation : sémiologie/phonologie, et non les trois dimensions de Chomsky, phonologie, sémantique et syntaxe. La raison principale est que la sémantique amalgame ce que nous cherchons à déconstruire, ce qui relève de l'objet perceptif, de l'objet affectif d'un côté, et ce qui relève du *savoir* interpersonnel et social, du *signifié* et du *concept*, de l'autre. La syntaxe, d'autre part, apparaît dans la linguistique générative comme la résultante de règles, à valeur normative, - une remarquable invention, certes, mais dont on ne voit pas comment les réseaux neuronaux que le cerveau construit en seraient l'origine.

La dualité que nous soulignons : relation vs représentation n'en recouvre pas moins celle qu'introduit le cognitivisme entre communication et code, dualité que l'on retrouve à propos de tout discours particulier dans le couple pertinence (par rapport à l'échange verbal en cours)-information.

[xxiii] Un signe est ce que les autres ne sont pas.

[xxiv] L'opposition entre concepts définissables (qui sont ceux de la connaissance scientifique) et concepts « ouverts » (qui sont ceux du savoir incorporé à la relation à autrui et au monde) prend origine dans le passage du « premier Wittgenstein » aux écrits tardifs ainsi que dans le passage de Husserl logicien à Husserl phénoménologue.

[xxv] Apparemment il n'est pas facile pour le Verbe d'être et la Vérité, et la Vie

[xxvi] « C'est la quête de signification et pas nécessairement la quête de vérité qui est implicite dans le besoin de parler » H.Arendt. *La vie de l'esprit*.



[xxvii] On peut parler aux arbres et aux choses, plus pour s'exprimer que pour modifier ce qu'ils pensent.

[xxviii] *Quand dire c'est faire*, c'est le titre de l'essai de J.L.Austin traduit en 1970 (*Seuil*) .

[xxix] C'est aussi interdire, juger dans le système des valeurs. L'investissement réciproque du social et de l'éthique n'est pas développé dans ce texte.

[xxx] Le terme est, je crois, de Nathalie Sarraute.

[xxxi] Dans leur livre *Impostures intellectuelles*.

[xxxii] Sur tout ce développement, cf. le D.E.A. d'Eric Sartori : « évaluation du sens critique chez les patients cérébro-lésés » Université Rennes II Septembre 1999.

